

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



C'est à Bruno la préférence...

Bruno Roy

Number 115, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36941ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, B. (2004). C'est à Bruno la préférence.... *Lettres québécoises*, (115), 5–5.

C'est à Bruno la préférence...

C'est fort simple, je suis un petit vilain canard.

A U T O P O R T R A I T

BRUNO ROY

LIRE BORIS CYRULNIK :

Avant d'en arriver au monde de la parole, le petit Bruno Roy avait probablement acquis une résilience pré-verbale. Peut-être un goût pour la beauté qui apparaît dès les premiers mois. [...] L'acquisition de ce comportement de charme, témoin précoce d'un style relationnel et d'une manière de résoudre les conflits, constitue à coup sûr un des principaux facteurs de résilience. [...] Peut-être les adultes ont-ils été ravis de tendre la main... à cet enfant-là? [...] C'est à Bruno la préférence¹.

Constat objectif : on pouvait m'aimer. Je le fus. Je le suis. Bel avenir !

C'est ce qui prend valeur de révélation qui façonne l'enfant que nous avons été. On a beau être façonné par le réel, nous n'en prenons pas toujours conscience. J'ai appris à aimer à mon insu, sans même savoir de quelle manière j'y parviendrais. Il me semble que c'est toujours ainsi. Marié depuis près de trente ans, père de deux filles (des jumelles); avoir été professeur, être devenu écrivain; président pour la deuxième fois de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ); orphelin de Duplessis, c'est-à-dire fils de premier ministre (quand même !), porte-parole du groupe, polémiquant sur la place publique, contre et tout contre, je n'ai fait que cela : séduire. Enseigner, ai-je déjà écrit, c'est séduire.

Je reconnais que ma vie est liée à une aventure assez particulière, celle de mon internement dans un asile, qui m'a fait passer du « noir analphabète » (Miron) à la lumière des mots. Ma naissance illégitime, le début de cette aventure, n'a pris sens que par l'aboutissement d'une deuxième naissance, si je puis dire. Tout mon destin — retenez l'idée — est résumé dans mon nom : Joseph Damase Bruno Roy. Vous imaginez : Dame, As, Roi; du chemin de Damas au chemin du roi. Si si. Oh ! Le bel orphelin hors père !

Écrire touche à mon nom même si cet acte se produit sous la surface de mes manques. Ainsi, l'apprentissage de la langue, pour moi, a longtemps été un travail de survie. Je voulais sortir d'une langue floue et incertaine pour solidifier ma confiance, pour douter de moins en moins de moi. De toute façon — merci à mon éditeur —, moi, si on me corrige, je sais parfaitement écrire.

Dirais-je aussi que j'écris pour être du côté de la puissance, pas du pouvoir. Bien sûr, j'écris difficilement sans accorder une certaine importance au fait moral. Savoir que la morale est au garde-à-vous — ou l'éthique si on préfère —, aide à ne pas désespérer de l'homme. Je ne parle pas, on l'aura compris, de la moralité. J'écris pour qu'une conscience de moins dévie et n'en obscurcisse point d'autres. La fonction de l'écrivain engagé, pense Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et quel nul ne puisse s'en dire innocent.

De fait, mes livres résultent d'une alchimie naturelle entre mon histoire individuelle et l'histoire collective du groupe auquel j'appartiens. Entre mes sujets dits « de société » et les sujets de mon imaginaire, un univers se

promène comme en une forêt, d'un arbre à l'autre, d'une forêt à l'autre. La terre est grande. Il n'y a pas eux, il n'y a pas nous, il y a la condition humaine, il y a l'humanité. Oui, le lecteur que je suis est un nain juché sur l'épaule de la connaissance humaine...

Je lis, en effet, pour fonder le sens humain des choses, pour y inscrire ma propre vision du monde au delà des contingences idéologiques, esthétiques, stylistiques ou autres. Quand j'écris, je reconnais ou j'invente du sens. Partager, ce n'est pas autre chose que partager du sens. L'intégrité, conséquemment, détermine ma démarche. Sans compter que, lorsque je ne lis pas, je ressens ce manque comme une longue désertion de moi-même.

De toute façon, au Québec, avec si peu de lecteurs, je vis dans l'incapacité d'apprécier la portée de mes livres. En France ou aux États-Unis serait-ce différent ? Il m'arrive alors de penser que mes livres n'ont été utiles à personne, sont encore inutiles. Si peu de personnes les ont lus. Coup de cafard. Pourquoi m'acharner alors à écrire ? Puis, je me console. Écrire ce que j'ai à écrire exige que j'ignore les modes. Je n'ai que mon œuvre à écrire, que moi-même à écouter. J'écris des livres, il me semble, pour dialoguer avec l'inconnu en moi, et que les mots révèlent. Écrire est un circuit muet de solitude inéluctable.

Cela dit, j'ai trop longtemps enseigné pour ne pas me considérer comme un véritable communicateur. Si je n'ai jamais voulu m'aliéner dans un « ailleurs meilleur » abstrait ou théorique, j'ai toujours tenté d'écrire sans être privé du sens des événements. Je crois avoir cette « aptitude [dont parlait Fernand Dumont] à placer les événements dans un contexte ». En effet, il n'y a pas de lutte sans situation. Il n'y a pas à se surprendre, par exemple, que la chanson québécoise m'ait tenu lieu d'identité, si je puis dire. Elle a été le premier chemin, avec la poésie, qui m'a conduit à l'histoire, voire à la culture, et donc au pays intérieur dont parle Gilles Vigneault.

Enfin, qu'on l'écrive ou qu'on le lise, chaque livre raye le dernier mot du livre précédent. Ainsi bougent les pensées, ainsi bouge l'identité. Il n'y a que ça dans la vie : le mouvement. Fidélité à soi-même et évolution de soi n'ont rien en commun. C'est André Gide qui a écrit que « de toutes les fidélités, celle à soi-même est la plus sotte ». Des toutes les fidélités, celle au mouvement est la meilleure. La fidélité qui refuse l'adaptation, voire l'évolution, est stupide parce qu'elle est hors de la vie. Par ailleurs, et plus largement, ce n'est pas d'être cultivé qui importe, c'est la transformation de l'homme que la littérature permet qui est l'élément central de mon écriture. Grâce à celle-ci, la trace témoigne de la durée.

Oui, c'est à l'écriture la préférence...

1. Boris Cyrulnik, *Les petits vilains canards*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 143.